



On a enlevé la duchesse de Mauves, dit Fragon. (Page 111.)

comme dans un rêve. Tout est changé dans l'horizon de notre vie, atmosphère et perspective : mais il s'écoule un long temps avant que nos yeux aient perdu cette sorte d'image lumineuse du bonheur passé qui les suit, et, s'interposant sans cesse entre eux et le sombre présent, en change la couleur et donne je ne sais quoi de faux à la réalité. Alors tout ce qui est nous paraît impossible et absurde : nous croyons à peine à notre propre existence, parce que, ne trouvant rien autour de nous de ce qui composait notre être, nous ne comprenons pas comment tout cela aurait disparu sans nous entraîner, et pourquoi de notre vie il ne serait resté que nous. Si cette position violente de l'âme se prolonge, elle déränge l'équilibre de la pensée et devient folie, état peut-être heureux, dans lequel la vie n'est plus pour l'infortuné qu'une vision dont il est lui-même le fantôme.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

III

DU LES LIEUTENANTS DU CAPITAINE FRAGON
PASSENT A L'ENNEMI.

Cet agent philosophe, que nous avons appelé le cafetier du *Houx-Blond*, ce misanthrope auquel, contrairement à l'adage latin,

tout ce qu'il y a d'humain était absolument étranger, Fragon, pour tout dire, sentit une sorte de commotion en quittant le bon Dominick.

A défaut de liens du sang, il y avait entre ces deux hommes une parenté naturelle qui devait, il semble, à tout jamais les river l'un à l'autre.

Dominick était plus qu'un disciple pour Fragon, c'était son œuvre, sa création, le fils bien-aimé de son esprit.

Il éprouva moralement une émotion semblable, si on nous permet cette noble comparaison, à celle que doit ressentir la mère quand l'enfant apparaît au seuil de la vie.

Toutefois cette impression, si vive et si profonde qu'elle fût, n'eut pas une longue durée.

Il revint bien vite à la première pensée que lui avait suggérée l'abandon du jeune Malcolm.

Il résolut de se venger de lui en mettant obstacle à ses projets.

Pour cela il alla voir Cador et Albaret dès le lendemain.

Mais n'anticipons pas sur les événements du lendemain, et revenons à la conversation nocturne ou, pour mieux dire, matinale de Christian et du cafetier du *Houx-Blond*.

Comme on le voit, celui-ci méditait déjà, après le départ de Cador, ses projets de vengeance contre son disciple favori.

Il en était là depuis trois jours quand Christian, dans la nuit du jeudi au vendredi, vint le réveiller et l'interroger.

Nous avons laissé notre héros convaincu que le cafetier du *Houx-Blond* n'avait pas pris plus de part à l'incendie qu'à l'enlèvement.

En effet, d'un côté, Fragon avait signifié à Cador et à Albaret qu'il les abandonnait absolument si, de près ou de loin, ils prenaient part à une affaire concernant le bon Dominick.

On comprend si les deux Marseillais, dont l'antipathie pour le gentleman écossais est suffisamment connue, adhérèrent avec empressement à la proposition du cabaretier.

D'un autre côté, le bon Dominick avait soigneusement évité de se servir, pour l'incendie et l'enlèvement, des hommes qui, comme Cador et Albaret, étaient directement sous la coupe du cafetier du *Houx-Blond*.

Celui-ci n'avait donc pas eu réellement connaissance de l'expédition.

Voilà pourquoi, nous le répétons, son visage exprimait un étonnement et une innocence auxquels Christian ne pouvait pas se méprendre.

Le personnage que nous avons appelé le Diable reprit :

— Je vous crois innocent, Fragon, et je ne vous interroge plus ; je vous consulte, si vous voulez bien ?

— Je suis à vos ordres, mon jeune maître, répondit respectueusement le cafetier.

— Vous savez bien d'où part le coup ?

— Du duc de Mauves.

— Naturellement. Vous soupçonnez bien quelques-uns des hommes qui vous entourent d'être ses agents ?

— J'en soupçonne un tout particulièrement, mon jeune maître.

— Lequel ?

— Mon plus intelligent disciple, Dominick Malcolm.

— En effet ! mais pour arriver à un pareil résultat, il faut des hommes.

— César l'a dit avant moi, mon jeune maître, hasarda pédalement Fragon, avec de l'argent on a des hommes.

— C'est vrai ; mais avec des hommes, on n'a pas toujours de l'argent.

— Le duc de Mauves est riche.

— Non, il ne l'est plus.

— Il est donc ruiné ?

— Totalemment.

— J'ai eu de lui une fausse opinion ; je le croyais avare.

— Qui a fait les fonds, puisque ce n'est pas le duc de Mauves ?

— Voilà où je m'embrouille, mon jeune maître, dit le cafetier après avoir un peu réflé-